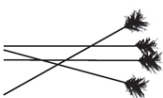


Clémentine Mélois



l'arbalète gallimard

Alors c'est bien

CLÉMENTINE MÉLOIS

Alors c'est bien

l'arbalète gallimard

Que vous êtes heureux ! Il ne vous manque
que le sentiment de l'être.

PAUL VALÉRY

Il faut que je raconte cette histoire tant qu'il me reste de la peinture bleue sur les mains. Elle finira par disparaître, et j'ai peur que les souvenirs s'en aillent avec elle, comme un rêve qui s'échappe au réveil et qu'on ne peut retenir.

Avec ce bleu, j'ai peint le cercueil de Papa. Un bleu RAL 5002 fabriqué à la demande chez un marchand de peinture absurde, dans un hangar à moitié vide derrière le Leclerc de Villers-Cotterêts. C'est très pratique : on donne la référence, une machine mélange et on repart avec son pot fait sur mesure.

J'étais soulagée que le vendeur ne me demande pas à quel usage je le destinais. C'est pour l'intérieur ou l'extérieur ? Pour une cuisine ou une salle de bains ? Non, c'est pour le cercueil de mon père, il est mort hier et on va lui faire un enterrement de pharaon.

Au « showroom » des pompes funèbres, une demi-douzaine de demi-cercueils de démonstration occupaient un pan de mur, pudiquement occulté par un rideau gris le temps de remplir les papiers.

Il y avait notamment le choix entre le cercueil *Montesquieu* (chêne 27 m/m, bac bio, 4 poignées, plaque d'identité, à 1 863 euros et 20 centimes), le cercueil *Rimbaud* (pin verni 22 m / m, bac bio, 4 poignées, plaque d'identité, capiton économique champagne, à 894 euros et 5 centimes), et le cercueil *Boileau* (pin miel 22 m/m, bac bio, 4 poignées, plaque d'identité, à 1 080 euros tout rond). Je me suis demandé ce qu'était un *bac bio*, et aussi comment ces noms avaient été choisis. Pourquoi le Rimbaud était-il vendu deux fois moins cher que le Montesquieu ? Est-ce parce que Rimbaud, « l'homme aux

semelles de vent », s'en allait, les mains dans ses poches crevées, tandis que l'autre portait le noble nom de « Charles Louis de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu » ?

Je n'ai pas posé la question à la dame des pompes funèbres. Derrière son bureau ruisselait un frais papier peint imprimé d'une cascade de montagne aux couleurs vives. Sur le mur d'à côté s'étendait une prairie de graminées tout aussi démesurée sous un ciel bleu, du genre fond d'écran Windows.

Je suppose qu'une étude américaine a prouvé l'effet apaisant du fond d'écran Windows sur le visiteur endeuillé venu fixer les modalités d'un enterrement. Je ne sais pas dans quel état d'esprit nous aurions été sans la cascade et le champ de graminées, mais en tous les cas, ça allait. Nous sommes restées dignes. Pendant que notre mère remplissait les papiers, nous avons fait le tour de la boutique, avec Barbara – Mathilde avait annoncé sa venue pour le surlendemain. Outre les cercueils, il y avait tout un choix d'urnes et de plaques funéraires personnalisables. Plusieurs évoquaient l'univers de la forêt et de la chasse, comme la plaque représentant un champignon, sobrement intitulée « champignon » (à 154 euros), ou cette autre, dont j'aurais pu faire une analyse d'œuvre, comme du temps de mes études aux Beaux-Arts :

« Plaque imprimée en verre sur socle de marbre noir. L'image, composée au format marine selon des proportions un tiers / deux tiers, représente un setter irlandais aux yeux tristes. Allongé sur un sol en poils de sanglier, il est situé à l'intersection de la ligne d'horizon et de la diagonale du tableau, la patte posée sur le canon d'un fusil cassé (éloquents symboles de fidélité et de disparition). Un faisan prêt à prendre son envol (symbole de gibier et d'espoir) murmure à son oreille, telle la colombe du Saint-Esprit à la Vierge Marie dans l'iconographie chrétienne (symbole de pureté et d'Annonciation). Au-dessus, la phrase "Par la pensée, nous sommes toujours près de toi" est composée avec la typographie emblématique

Mistral, créée par Roger Excoffon en 1952 d'après sa propre écriture (symbole de liberté, de labeur, de sud de la France et d'enseigne standard de Lavomatic ou de quincaillerie). Le fond noir et l'absence de décor ne sont pas sans évoquer l'œuvre du Caravage. »

Une fois les papiers remplis, il a fallu rédiger l'annonce à faire paraître dans le journal local. En insistant, nous avons eu le droit d'enlever le « Monsieur » devant « Bernard MELOIS », d'accentuer la majuscule et d'ajouter « sculpteur » à la ligne. Mais lorsque j'ai demandé à remplacer « décédé » par « mort », la dame des pompes funèbres s'est récriée : « Ah ça non, alors ! Non, non, non ! »

Je n'ai pas argumenté. Elle devait avoir reçu des consignes d'apaisement, en plus du papier peint cascade. Tout va bien, les gens que vous aimez ne sont pas morts, ils sont décédés, et par la grâce d'une pensée, d'un champignon et d'un vol de faisan, nous sommes toujours près d'eux.

Pour en revenir aux cercueils, j'ai trouvé qu'ils étaient chers – d'autant que c'est un achat ingrat. Encore pire que de devoir payer une police d'assurance, changer ses fenêtres ou la courroie de distribution de sa Twingo. « C'est bête, se dit-on, avec ça j'aurais pu m'offrir des vacances à Tahiti ». Enfin, c'est ainsi, on le sait bien : la vie est faite de beaucoup de courroies de distribution à changer, et de très peu de vacances à Tahiti.

Quoi qu'il en soit, le choix a été vite fait. Pas besoin de réfléchir. Nous avons pris le cercueil le plus simple, en bois de peuplier brut. Qu'importent leur prix ou leur particule, les cercueils aux noms d'écrivains étaient tous égaux dans la laideur, en bois ultra verni avec des poignées tarabiscotées. Papa avait dit : « Je veux une caisse en bois, quatre planches et un couvercle », et de toute façon nous avions prévu de le peindre. J'en avais discuté avec lui quelques jours plus tôt.

— On va peindre ton cercueil, Papa. Quelle couleur tu voudrais ? Rouge ? Jaune ? Ou alors doré à la feuille, comme un sarcophage !

— Oh non, vous n'allez pas user de la feuille d'or pour ça... Le bleu de la croix, ça sera bien.

Mon père était sculpteur. Quels que soient le temps et la saison – au frais en été, au froid en hiver –, dans son ensemble en jean tout élimé aux cuisses, avec ses lunettes aux verres rendus presque opaques par les éclats de métal, ses belles mains noires et ses pulls troués (« Oh, Bernard, ne me dis pas que tu as mis ton pull neuf pour souder, tu exagères ! »), dans un nuage d'étincelles, il bricolait en chantant *Petite Fleur*. Un « nom de Dieu ! » résonnait parfois, quand ça ne marchait pas. Puis la chanson reprenait, sur un ton faux, avec des paroles approximatives :

Si les fleurs (bruit de meuleuse)

Qui bordent les chemins (bruit de ponceuse)

Se fanaient toutes un jour (bruit de marteau)

Aaah, nom de Dieu ! (bruit de tôles entrechoquées)

Au beau pays des fleurs... (bruit de chalumeau)

Une vie entière à construire une œuvre spectaculaire, au calme de son atelier ouvert sur le jardin. Ma mère à ses côtés, toujours là, à portée de voix. Nous, ses filles. Le chien qui pue. Les amis qui passent. Les voisins. Tout au centre de notre monde, de l'îlot familial entouré par l'infini sauvage des champs, des forêts et des gens ordinaires.

Trois ans plus tôt, en septembre 2020, j'étais comme souvent de passage à Paris. Je prenais un café au soleil, à Saint-Germain-des-Prés, lorsque j'ai reçu un message. Par réflexe, quand le téléphone sonne, j'envisage toujours le pire – de cette façon, je suis heureusement surprise la plupart du temps (Formidable ! Personne n'a eu d'accident, on cherche juste à me vendre des fenêtres). Mais ce jour-là, c'était ma mère qui m'écrivait : Papa venait d'être conduit en urgence à l'hôpital. Bien que le message n'en dise pas plus, j'ai aussitôt été prise d'une crise de larmes incontrôlable. J'avais compris que c'était le début de la fin. Victor, avec qui je vis aujourd'hui, était avec moi. Il n'était encore qu'un bon ami, désespéré par mon chagrin. Nous avons marché au hasard des rues et j'ai sangloté pendant des heures, la morve au nez, les yeux bouffis, incapable de dire un mot. Je n'ai plus jamais autant pleuré que ce jour-là. Ma réserve de larmes était épuisée, et il fallait être courageuse pour ce qui allait suivre. J'avais pleuré la mort de mon père par anticipation.

Après avoir rappelé ma mère, j'ai pensé aux trois devises que nous répétait Michel Salsmann, mon chef d'atelier aux Beaux-Arts : *Qui pense au pire devine juste ; Bienvenue au malheur s'il est venu seul ; Encore un peu de patience et tout finira mal.* Mon instinct pessimiste ne m'avait pas trompée : Papa était atteint d'un cancer du côlon à un stade avancé. Une lourde opération était programmée, dont il risquait de ne pas se réveiller.

J'ai passé une nuit d'insomnie à lire de façon méthodique tous les sites qui traitaient du sujet. C'était la dernière chose à faire : au

moindre rhume, internet nous diagnostique une maladie rare suivie d'une mort lente et douloureuse, et mes recherches sur l'issue des cancers métastasés ne m'ont apporté aucun réconfort.

Je ne sais pas si mon père se savait malade avant d'en arriver là. Je le soupçonne de s'en être douté, mais de n'avoir rien dit. Pour ne pas nous inquiéter, mais surtout pour œuvrer jusqu'à épuisement de ses forces sans qu'on l'en empêche. Comme le grand mangaka Osamu Tezuka, dont les dernières paroles auraient été : « Je vous en supplie, laissez-moi travailler ! »

Quelques jours plus tard, Barbara et moi avons rejoint notre mère à La Ferté-Milon. Toutes les trois, nous sommes allées à l'hôpital de Soissons. Papa était en mauvaise forme, mais son sens de l'humour était intact : « Je suis au bout de ma vie ! » m'a-t-il lancé en m'imitant lorsque j'emploie cette expression de jeune pour dire que je suis fatiguée ou que j'ai la flemme.

Ce jour-là, je l'ai quitté en pensant que c'était la dernière fois que je le voyais. Sur le chemin du retour, un vol de canards sauvages s'est élevé dans le ciel. « C'est un signe ! » me suis-je dit. Un instant plus tard, un canard a heurté mon pare-brise. Plus loin, l'un de mes pneus a crevé. Un camionneur me l'a changé, je suis repartie. La roue de secours était à plat, j'ai dû m'arrêter à nouveau. Toutes ces péripéties n'avaient aucune importance. « Ce n'est rien à côté de la mort », comme disait mon père quand on se plaignait d'un bobo. Je ne sais pas de quoi ce vol d'oiseaux, ce canard suicidaire et ce pneu crevé étaient le signe, mais contre toute attente, mon père a survécu à son opération. Après plusieurs semaines à l'hôpital, il est rentré à la maison. Dès son retour, il est parti souder.

La vie nous offrait un répit. Celui-ci a duré presque trois ans, au cours desquels il a dû suivre de lourds traitements de chimiothérapie, de radiothérapie, d'immunothérapie. Ses cheveux et sa moustache sont devenus lisses, ses cils ont bouclé, sa peau s'est couverte de

taches rouges, il a perdu l'appétit : mais il était vivant. Il a recommencé à bricoler dans son atelier en chantant *Petite Fleur*.

J'aurais aimé que ce rab de vie dure un peu plus. Un jour, les médecins nous ont annoncé qu'ils arrêtaient les traitements, devenus inopérants. Les métastases n'avaient cessé de progresser, il n'y avait plus rien à faire. Nous avons beau nous y attendre, c'était un coup dur.

Avec Barbara, nous sommes revenues à La Ferté-Milon pour l'accompagner jusqu'à la fin. Ma sœur est marionnettiste, son fils est déjà grand, elle jouit comme moi du plus grand des luxes : celui d'être libre de son temps. Nous pouvions rester autant que nous le voulions, en faisant quelques allers-retours si nécessaire. Notre sœur Mathilde vit près de Berlin et, avec quatre enfants, ne pouvait être aussi présente que nous.

Pendant le trajet en voiture qui me conduisait chez mes parents, je me suis dit que ce voyage entre Nantes et La Ferté-Milon était une métaphore parfaite de la vie. Après cinq heures de conduite tranquille apparaissent les aiguilles miroitantes des *Flèches des cathédrales*. Ce monumental 1 % artistique au bord de l'autoroute A10 marque le début des complications : les motards qui doublent par la droite dans les embouteillages de l'existence, les sorties décisives à ne pas manquer, les tunnels sans fin et les paysages sinistres des abords de la grande ville. Alors même que je commençais à fatiguer, toute mon attention et mon énergie étaient requises.

Personne n'était en forme quand Papa s'est vraiment retrouvé au bout de sa vie. Maman venait de passer trois années éprouvantes à l'accompagner dans les montagnes russes des examens médicaux, des rémissions et des rechutes successives, avec comme seul horizon d'attente la perspective d'une mort certaine. Barbara avait ses problèmes et je sortais brisée en petits morceaux d'une séparation

lente et douloureuse. Ma voiture avait été incendiée par des supporters de foot – son ultime voyage avait servi à rapporter ses dernières affaires à mon désormais ex-conjoint. J'avais aussi déménagé et changé de paradigme : Victor était devenu plus qu'un ami. Il m'avait ramassée à la petite cuillère, me soutenait et m'apportait des tartines tandis que je végétais en pyjama toute la journée.

Dans *Le Seigneur des anneaux*, le livre culte de mon enfance, la Compagnie se retrouve en fâcheuse posture dans les profondeurs des mines de la Moria. Gandalf, à bout de forces, a besoin de se reposer. C'est alors qu'apparaît un ennemi terrifiant qu'il est le seul à pouvoir affronter. Chancelant, il s'appuie lourdement sur son bâton : « Quelle mauvaise fortune ! dit-il. Et je suis déjà fatigué. » C'est ainsi : les pires situations adviennent parfois alors qu'on est déjà à plat. Nous n'avons alors d'autre choix que de les affronter. Le peintre Jan Van Eyck avait pour devise *Als ich kann*. La seule solution est de prendre exemple sur lui et de faire « comme on peut ».

De mi-mai à début juillet 2023, Barbara et moi sommes restées presque tout le temps à La Ferté-Milon, dans notre maison d'enfance, nous absentant seulement pour de rares rendez-vous dans le monde extérieur. Victor nous rejoignait souvent. Nous avons retrouvé l'univers familial qui nous avait vues grandir : notre mère, l'atelier, le grand jardin, les amis en visite, le chien, les cadres et les sculptures, les toiles d'araignée et les murs enduits de sable et de chaux. Jusqu'aux rideaux orange de la salle de séjour, rien n'avait changé, à la seule différence que nous étions là parce que Papa allait mourir.

— Bonjour, ma petite chérie ! Aha, je suis content de te voir, content !

— Oh, mais bonjour Pap ! Il est drôlement tôt, tu ne dors pas ?

— Non, tu vois. J'attends.

Pour se rendre au cimetière, on prend la route cabossée qui mène au plateau. De part et d'autre, des hectares et des hectares de cultures intensives de betteraves à sucre ou de pommes de terre à chips. Le paysage, en été, est beau comme un tableau. C'est dommage que l'hiver dure de fin août à début mai. Le ciel, alors, est de plomb et les labours occupent tout l'espace. L'ambiance est à la bruine, à la boue et aux tirs de chasseurs.

On continue toujours tout droit, à travers la forêt. Au bord du chemin qui part sur la droite, on allait cueillir des fraises des bois, quand j'étais petite. Là, c'est l'endroit où Barbara avait créé un *Jurassic Park* avant l'heure, en accrochant aux arbres de grands dinosaures en papier qu'elle avait acheminés roulés sur son porte-bagages. Plus loin, il y avait le fameux tas d'ordures où mon père a trouvé l'essoreuse à linge électrique qu'il a transformée en presse de gravure. Depuis, le tas d'ordures, les fraises des bois et les dinosaures ont disparu.

En cinq minutes en voiture, on est déjà au hameau de Saint-Quentin-sur-Allan. On n'a croisé personne en chemin, sauf parfois Monsieur Breton (l'ancien ramoneur) sur son vélo, un promeneur en K-Way tenant en laisse un chien mouillé, une moissonneuse-batteuse qu'on ne peut pas doubler, un lièvre qui détale ou un renard pris dans la lumière des phares.

Sur une hauteur se trouvent une très petite chapelle du XV^e siècle et son très petit cimetière. Papa appelait ce toit tranquille son « cimetière marin ». En lieu et place de la mer et des vagues, un horizon de

champs de blé et de forêts. De l'herbe pousse entre les tombes, encore pourvues de croix en fonte ornées le plus souvent d'un Christ qui *requiescit in pace* dans un entrelacs de fleurs de chardon.

C'est ici qu'il voulait être enterré. Il y a trente ans, il était allé en cachette à la mairie, avec son copain Jacky, pour acheter une concession. Il avait mis un moment avant de l'avouer à ma mère. Elle avait l'habitude de ses fantaisies, mais elle trouva l'idée sinon morbide, du moins un peu bizarre – il avait la cinquantaine. Depuis, cinq de leurs amis y ont eux aussi réservé leur place. C'est devenu le Luberon, tout le monde a envie d'y acheter sa résidence secondaire. Il faut dire que la vue est jolie.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Exergue

Il faut que je raconte...

— On va peindre ton cercueil...

Mon père était sculpteur...

Trois ans plus tôt...

— Bonjour, ma petite chérie !...

Pour se rendre au cimetière...

Copyright

Présentation

De la même autrice

Achévé de numériser



5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07
www.gallimard.fr

l'arbalète

collection dirigée par
Charlotte von Essen

Couverture :
© Clémentine Mélois,
d'après une photographie de Michèle Mélois.

Éditions Gallimard, 2024.

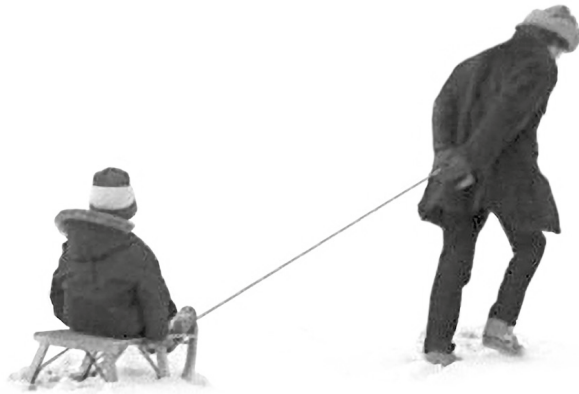
« Il faut que je raconte cette histoire tant qu'il me reste de la peinture bleue sur les mains. Elle finira par disparaître, et j'ai peur que les souvenirs s'en aillent avec elle, comme un rêve qui s'échappe au réveil et qu'on ne peut retenir. Avec ce bleu, j'ai peint le cercueil de Papa. »

Bernard Mélois est sculpteur. Il a consacré son existence à souder des figures spectaculaires dans le capharnaüm de son atelier, en chantant sous une pluie d'étincelles. Alors qu'il vit ses derniers jours, ses filles reviennent dans leur maison d'enfance. En compagnie de leur mère, des amis, des voisins, elles vont faire de sa mort une fête, et de son enterrement une œuvre d'art. Périple en Bretagne pour faire émailler la croix, customisation du cercueil, préparatifs d'une cérémonie digne d'un concert au Stade de France : l'autrice raconte cette période irréaliste et l'histoire de ce père hors du commun dont la voix éclaire le récit.

D'une fantaisie irrésistible, *Alors c'est bien* offre un regard sensible et inattendu sur la perte et la filiation. C'est aussi l'hommage de l'artiste

Clémentine Mélois à son père, ce bricoleur de génie qui lui a transmis son humour inquiet, son amour des mots et son vital élan de création.

Clémentine Mélois est artiste plasticienne et écrivaine. Membre de l'Oulipo, elle est notamment l'autrice, aux Éditions Grasset, de Cent titres (2014), Sinon j'oublie (2017) et Dehors, la tempête (2020).



DE LA MÊME AUTRICE

CENT TITRES, Grasset, 2014.

SINON J'OUBLIE, Grasset, 2017.

DEHORS, LA TEMPÊTE, Grasset, 2020, Points-Seuil, 2022.

LES SIX FONCTIONS DU LANGAGE, roman-photo, Seuil, 2021.

Cette édition électronique du livre
Alors c'est bien de Clémentine Mélois
a été réalisée le 21 juin 2024
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
ISBN : 9782073075031 – Numéro d'édition : 636495).

Code produit : Q08014 – ISBN : 9782073075048
Numéro d'édition : 636496.

Le format ePub a été préparé par Entrelignes (64)
à partir de l'édition papier du même ouvrage.